

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et lorsque le nonce quitte Mexico, cinq mois après son arrivée, aucune décision n'a été prise, la question restera pendante jusqu'à la dernière minute. Plus tard, Maximilien enverra des ambassades à Rome, mais la Cour pontificale aura toujours une attitude intraitable.

Les conséquences de cette discorde sont innombrables. Soutenu par la Cour pontificale, le clergé mexicain redouble de fourberie et de violence, et la campagne qu'il mène sans cesse contre Maximilien, si elle n'est pas l'unique cause de sa chute, est du moins l'une des plus importantes. En outre, les mesures prises ne satisfont pas même les libéraux ; beaucoup d'entre eux pensent que la révision de la loi n'est qu'un prétexte à une réaction contre les lois de réforme. De tout ceci, l'Église est la grande responsable ; sa mission est d'amour et de paix, sa place n'est pas dans le domaine politique. Où aboutiront les exigences de Pie IX ? A des conflits incessants entre le gouvernement et la Cour pontificale qui feront naître des persécutions, des assassinats, des crimes, des troubles qui, de nos jours, n'ont pas cessé encore...

## CHAPITRE X

### L'ŒUVRE POLITIQUE, SOCIALE ET FINANCIÈRE

Les questions politiques étaient aussi difficiles à résoudre que les questions religieuses ; Maximilien aurait pu, néanmoins en venir à bout. Peut-être aurait-il suffi de mettre en application ce qu'il écrivait à son beau-père, en juillet 1864 : « Le plein pouvoir de l'autorité doit être dans les mains du gouvernement, jusqu'à ce que le pays soit pacifié. Ces braves gens doivent d'abord apprendre à obéir... Au Mexique il faut un calme froid, une grande politesse et une fermeté inébranlable... »

Ce gouvernement en quelque sorte dictatorial, Maximilien l'exerce par certains côtés, puisque, par exemple, jamais une Constitution ne sera accordée par lui aux Mexicains. Mais il manque d'expérience, il est ébloui, et surtout il se complaît à l'idée d'une humanité belle, bonne, tout le contraire de ce qu'elle est. Maximilien veut qu'on l'aime, mais comme l'écrit le colonel Dufour : « Il faut d'abord se faire respecter avant de se faire aimer. La brute demande du bâton pour obéir, ensuite elle caresse le maître », et dans une autre de ses lettres, Dufour, qui décidément se

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

montre clairvoyant, écrit : « Il faut au Mexique une main de fer ; un tyran seul qui soit un grand homme pourrait régénérer le pays qui dans ces conditions deviendrait le plus important du monde. »

Maximilien croit, par sa seule influence, pouvoir réconcilier les Mexicains. Appelé au pouvoir par les conservateurs, loin de s'appuyer sur eux, il tient à l'écart la plupart de leurs chefs, et fait des avances multiples aux libéraux. Son rêve est assurément très noble, et il est beau de vouloir faire un parti national, dans lequel voisineront des hommes qui jusqu'alors se sont haïs. Il n'oublie qu'une chose, c'est qu'avant tout l'intérêt dirige la plupart des partis, et que des pensées humanitaires sont réalisables moins que partout ailleurs parmi des hommes tels que les Mexicains. Ses efforts n'aboutissent qu'au mécontentement des conservateurs et à la méfiance des libéraux.

Toujours clairvoyant, Firmin Dufour écrit, faisant un tableau très net de la situation : « Les cléricaux, ou réactionnaires, ont amené l'Empereur sur le trône ; l'Empereur a rompu avec eux complètement, il écarte tous les chefs de ce parti, les envoie en Europe en mission... Il s'est donc mis à dos tout ce parti qui lui suscite bien des difficultés... En outre, beaucoup de libéraux ne sont pas certains de l'existence, de la stabilité du nouvel ordre de choses, et redoutent l'arrivée au pouvoir de ses anciens amis... D'une part, on voit un parti non pas trompé, mais induit en erreur, car connaissant les intentions véritables de l'Empereur, jamais les cléricaux ne l'auraient appelé au pouvoir, et d'autre part, les libéraux qui ne l'ont

## SON ŒUVRE

pas appelé, se défie d'un homme qu'ils ne considèrent pas partager leurs idées, et qui marche cependant d'après leur manière de voir. Il y a plus, les libéraux ont l'esprit national fortement développé, ils n'admettent pas un homme choisi par une puissance qui leur a fait la guerre. La position de l'Empereur est cependant bien claire, bien nette, on voit qu'il marche résolument dans la voie du progrès. On prétend que l'Impératrice l'y pousse, qu'elle a beaucoup d'autorité. Elle a en tous les cas une énergie rare, et beaucoup d'esprit... » Et le colonel Dufour en arrive à cette constatation : « L'empire ne repose plus que sur des baïonnettes. »

Il n'y a aucun doute à ce sujet, Maximilien s'est voué corps et âme à sa nouvelle patrie ; il dit lui-même, célébrant dans un discours, l'anniversaire de l'indépendance mexicaine : « Mon cœur, mon âme, mes travaux, tous mes loyaux efforts vous appartiennent, ainsi qu'à notre chère patrie. Chaque goutte de mon sang est aujourd'hui mexicaine... » Une autre fois, il écrit : « Mon vœu est de mettre les intérêts de mon peuple avant toute chose au monde... » Il veut s'adapter à toutes les coutumes qui ont cours au Mexique, et fait secondaire, mais qui peut avoir son importance sur le peuple, pour lui plaire il abandonne le faste des cours européennes et, vêtu le plus souvent du sombre costume de cavalier mexicain, coiffé du « sambocrote » à larges bords, il se montre au peuple sans aucun appareil. Les Mexicains, qui ont gardé le souvenir de la pompe éblouissante, des carrosses, des chevaux harnachés qui conduisaient à grand fracas les vice-

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

rois espagnols, vêtus de broderies, ne comprennent pas ce souverain, qui leur apparaît vêtu comme un des leurs.

Pendant les premiers temps au moins de son règne, la vie qu'il mène à Chapultepec, à Mexico ou à Cuernavaca, est empreinte de la plus grande simplicité. Il travaille énormément, « les affaires s'amoncellent, écrit-il à son frère, à mesure que le gouvernement se raffermi, et elles me tiennent en haleine de 5 heures du matin à 8 heures du soir. A 9 heures, on se couche, parfois plus tôt... A Chapultepec, nous sommes très solitaires et menons une vie très retirée, et encore plus tranquille et plus simple qu'à Miramar. La seule distraction des Mexicains consiste à parcourir, avec leurs excellents chevaux, leur beau pays, ce que je fais également... » Cette vie laborieuse, et qu'il aime, est troublée seulement par les réceptions que Charlotte donne tous les lundis, réceptions qui sont aussi prisées par la société de Mexico, que trouvées par lui fastidieuses. Il faut bien avouer qu'à part quelques invités, les hauts personnages qu'il reçoit ne sont pas d'agréables hôtes. Si les diplomates se contentent, suivant son expression, « de se bourrer et de boire de telle façon, qu'après dîner, ils ne peuvent que balbutier des sons inarticulés », les Mexicains sont très souvent des kleptomanes, pour ne pas dire plus, et les précautions que l'on prend au palais sont chaque semaine plus nécessaires.

Qu'est ceci à côté des difficultés que Maximilien doit surmonter dans l'ordre politique, et dont il n'a pas une idée très juste? Tout d'abord, son caractère est

## SON ŒUVRE

naturellement ennemi de toute complication, ensuite les idées libérales qu'il professe le poussent à des mesures néfastes. Dès son arrivée à Mexico, par exemple, il nomme ministre de l'Intérieur Cortès y Esparza, surnommé le Rouge, à cause de son fanatisme anti-monarchiste, et il choisit aux Affaires Étrangères Ramirez, qui jadis a refusé d'entrer dans la junte, chargée de lui offrir la couronne; son aveuglement et son utopisme sont à la base de toutes ses fautes.

Ces phrases ronflantes qu'il écrit au Dr Jilek, éclairent une partie de ses aspirations : « J'ai une grande satisfaction en pensant que je sers l'humanité et puis tracer mon sillon dans le champ de la civilisation. Je suis heureux qu'il me soit donné de contribuer au progrès pour lequel travaillent des hommes depuis des milliers d'années. Je n'ai ni la brise de l'Adriatique, ni les parfums de Lacroma, mais je vis dans un pays libre, parmi un peuple libre, dont les principes sont tels que chez vous on n'en ose pas même en rêver la nuit. En beaucoup de choses, le Mexique est arriéré, il lui manque la prospérité et le développement matériel, mais je suis convaincu que pour les questions sociales, nous sommes bien supérieurs à l'Europe et à l'Autriche spécialement. On a ici un sentiment démocratique très sain, sans les utopies malades de l'Europe... »

Quand Maximilien se met au travail, il promulgue une multitude de lois, qui forment bientôt plus de sept volumes, et qu'on ne peut appliquer à cause de leur diversité. Il s'occupe de diviser le Mexique en cinquante départements, à la tête desquels sont des préfets sans possibilité autre que celle de commettre

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

des abus; il crée un Conseil d'État, il nomme une Commission des finances, chargée de s'occuper des impôts, des dettes intérieures et extérieures, du crédit public, mais elle n'aboutit à rien; en même temps, Maximilien tente de louables efforts pour stimuler le peuple mexicain qui, sur un sol d'une fertilité inouïe, reste les bras croisés, et parfois a faim. « Il concéda, écrit P. de la Gorce, des chemins de fer, il ouvrit des routes, construisit des lignes télégraphiques, décida l'établissement d'écoles industrielles ou d'instituts agricoles, offrit toutes sortes d'encouragements aux exploitations indigènes ou étrangères. » Dans un pays tel que le Mexique, on conçoit qu'il ne suffisait pas de légiférer sans cesse, et que la mise en application des édits était infiniment problématique. Dernière cause d'insuccès, Maximilien a auprès de lui deux conseillers, un Autrichien, Schertzenlechner, et un Belge, Éloin, qui ont sur lui une grande influence. Le premier a en haine les catholiques, le second n'aime pas les Français, et ils agissent de façon néfaste sur Maximilien.

A deux reprises, l'Empereur entreprend un long voyage dans son empire, afin de se rendre compte par lui-même de l'état du pays; pour montrer aussi, comme il l'écrit à Léopold, « que le Mexique est entièrement pacifié, puisque son souverain peut le parcourir sans craintes ». Confiant la régence à sa femme pendant plus de deux mois, ne se ménageant pas, il va dans les innombrables parties de son vaste empire. Comme on a pris soin autour de lui d'empêcher toute contre-manifestation, il peut écrire : « Je fus reçu avec un

## SON ŒUVRE

enthousiasme comme je n'en ai encore jamais vu de ma vie. » A l'empereur Napoléon il envoie un rapport optimiste, dans lequel il dit : « J'ai pu reconnaître pendant cette excursion à travers une portion du pays, remarquable par ses richesses, que les habitants des provinces ont plus d'intelligence et de noblesse, et même sont plus patriotiquement dévoués que ceux de la capitale, qui malheureusement ont toujours eu la mauvaise influence de l'élément étranger, et sont habitués depuis trop longtemps à profiter des révolutions et du désordre pour faire fortune. Je crois au dévouement de la majorité du peuple mexicain... » Au cours de ses voyages, Maximilien a pu se rendre compte aussi de l'état où est tombé le Mexique, jadis si prospère, et il veut, par la colonisation, transformer ce pays en territoire cultivé, et partant fertile. Ses essais ne mènent à rien, l'un parce que les États-Unis s'opposent formellement à l'arrivée au Mexique de colons américains, l'autre, relatif à la Sonora, sous l'égide de Napoléon, à cause de la méfiance des Mexicains, qui voient en ce projet une annexion déguisée au profit de la France.

Maximilien veut aussi améliorer le sort des Indiens, et qu'ils deviennent un jour susceptibles de cultiver les haciendas, où ils vivent comme des bêtes. Ce projet « d'affranchir les sept millions de Peaux-Rouges, opprimés par un million de blancs » est d'autant plus ancré en lui, qu'il est soutenu par Charlotte. Elle et lui sont émus par l'accueil enthousiaste que toujours les Indiens leur ont réservé, et tous deux s'attristent de la condition misérable qui est leur; véritables serfs, dont le sort

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

est dépeint ainsi par un ingénieur français, Burnouf : « Pendant l'année entière que j'ai passée dans les haciendas, j'ai vu les Indiens de très près ; j'ai vécu leur vie, et si j'ai pleuré sur leur sort, je me suis indigné contre la barbarie de leurs maîtres, et les exactions de toute sorte exercées sur eux. J'ai vu des hommes nus frappés de verges jusqu'au sang, j'ai littéralement mis mon doigt dans les cicatrices, j'ai nourri des familles mourant de faim, et conduites au travail sous le fouet d'un majordome ; j'ai vu des hommes exténués d'épuisement, chargés de chaînes, se traînant au soleil pour achever leur vie sous l'œil de Dieu, puis jetés dans un trou, comme un chien mort... L'haciendero spéculé sur la nourriture de ces pauvres gens, et sur les haillons qui les couvrent à demi... Le maître est puissamment aidé par les prêtres, qui font payer à un prix exorbitant les formules de la religion et exploitent à outrance la crédulité superstitieuse de l'Indien... De plus, comme une loi inique fait retomber sur le fils les dettes du père, ce ne sont plus des hommes, mais des esclaves qu'ont sous leurs ordres les grands propriétaires. »

De toute son âme, Charlotte s'attelle à la besogne, malgré la lutte violente que mènent contre elle les hacienderos, malgré l'inquiétude de Maximilien, que l'un de ses ministres a mis en garde par ces paroles : « Les Indiens restent tranquilles seulement à cause de leur abaissement social, mais par caractère et esprit de race, aussitôt qu'on les excitera et qu'on leur donnera le moyen de se placer face-à-face des blancs, on verra apparaître le moment de l'insurrection et

## SON ŒUVRE

des vengeances, et alors, malheur au Mexique. » Pendant un voyage de Maximilien, avec une maîtrise remarquable, l'impératrice Charlotte soumet et obtient du Conseil l'adoption d'une loi, abolissant les châtiments corporels, limitant les heures de travail, en garantissant le paiement, réduisant le taux jusqu'alors usuraire des prêts, et déclarant le fils non responsable des dettes paternelles. Loi humanitaire, et qu'inspire le plus noble des buts, mais qu'il aurait fallu, dit le baron Buffin, transformer en système politique qui aurait, par l'annulation de toutes les dettes, par exemple, attaché à jamais les Indiens à leurs sauveurs, appui bienfaisant pour le trône, qui eût compensé la haine désormais irréductible des propriétaires.

On en arrive maintenant à ce problème épineux entre tous dans l'imbroglio qu'est l'expédition du Mexique, question ardue dans tous les pays du monde, la question financière. Pour se rendre compte de ce qu'est la détresse financière mexicaine, il suffit de se rappeler quelles avaient été les clauses de la Convention de Miramar concernant les dettes du Mexique à la France. Un premier emprunt est fait par Maximilien en 1864, mais malgré l'intérêt de 10 p. c. accordé d'emblée, malgré les efforts des Français, il ne produisit que 100 millions, sur lesquels, une fois les premiers paiements urgents accordés tant à la France qu'à l'Angleterre, il resta à l'État mexicain 10 millions à peine. En 1865, la misère est extrême, et les souverains du Mexique se rendent compte, tout comme les souverains français, qu'un nouvel emprunt est indispensable. Grâce à une mise en scène ingénieuse, grâce aux phrases

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

trompeuses que lance à la tribune un envoyé de Napoléon, Corta, qui revient du Mexique, la Chambre est ébranlée, et dans le public parisien, la méfiance naissante vis-à-vis du Mexique, fait place à un nouveau d'enthousiasme. Un emprunt de 250 millions est souscrit, dont après les innombrables charges payées, il reste 100 millions au Mexique. Victoire si l'on veut, mais la somme reçue est bien insuffisante, et cette lettre de Corta à Charlotte est très significative : « L'emprunt va mettre cent millions à la disposition de S. M. l'empereur Maximilien. Ces cent millions doivent assurer l'avenir financier du Mexique. Le gouvernement français pense qu'il serait difficile de faire un nouvel appel au crédit et il espère que cette nouvelle réserve de capitaux européens permettra de féconder les ressources des services administratifs et financiers... »

Dans le même moment, Napoléon envoie au Mexique un Français, nommé Langlais, dont il sait les capacités, et de fait, grâce à un travail inlassable, quoiqu'on ait fait de lui un conseiller officieux, il parvient, en supprimant des emplois inutiles, en réduisant les traitements de tous les fonctionnaires et la liste civile de l'Empereur, à réduire le déficit à moins de 5 millions de piastres. Une indignation générale de tous les aigrefins au service de l'État, répond à ces décrets. Quand il meurt, si subitement qu'on croit en un assassinat, ils soupirent de soulagement, et se remettent de plus belle à voler. Comme le disait, un jour, un Mexicain, amèrement : « Chez nous, rien n'est organisé que le vol. » Comment Maximilien, entouré de prévari-

## SON ŒUVRE

cateurs et de concussionnaires, pourrait-il remédier à ces abus continuels? Du bas jusqu'en haut de l'échelle sociale, la probité fait défaut, et il serait vain de citer ici les anecdotes infinies qu'on raconte à ce sujet. Véritable gangrène qui envahit le pays, et contre laquelle il est inutile de lutter. Lorsqu'un pays est livré à des mains aussi expertes à l'art du vol, seule une punition d'une sévérité extrême, peut-être même un châtiment corporel, aurait-il un pouvoir quelconque. Maximilien, hanté et aveuglé par des rêves humanitaires et de bonté, n'est pas homme à manifester cette énergie. Situation désespérée, si l'on en juge par cette phrase qu'a écrite, il y a peu d'années, Blasco Ibanez : « Il semble qu'une espèce de fatalité pèse sur le pauvre Mexique, en ce qui concerne l'amour exagéré que portent à l'argent ses gouvernants. » Du reste, point n'est besoin de s'étendre longuement sur cette question. Il suffit d'énoncer deux nombres : 1.600 millions, dont l'intérêt annuel s'élève à 100 millions environ, voilà pour le passif, qui comprend les emprunts intérieurs, les emprunts espagnols, anglais, français, et les sommes dues à la France. 65 millions, voilà pour l'actif. Le précipice devant lequel se trouve Maximilien, loin de se combler, s'accroît du fait des dépenses qu'occasionne la situation militaire.